



« Avec les outils actuels, il faut être essentiel »

Un entretien avec Jose Luis Guerín

vendredi 16 mai 2014, par [Stéphane Pichelin](#)



Jose Luis Guerín est certainement moins connu que ses compatriotes Pedro Almodovar ou Alex de la Iglesia. Il est pourtant l'un des cinéastes espagnols les plus passionnants et les plus inventifs du moment, un infatigable explorateur du médium cinématographique et de ses relations avec le monde et le temps. Ainsi *Le Spectre de Thuit* (*Tren de Sombras*, 1997), reconstitution d'un film de famille de la fin des années 1920, interroge la fragilité du film et sa survie prise sur le temps et sur l'authenticité. Avec *Innisfree* (1990), Guerín enregistre les traces et l'impact sur le petit village irlandais de Cong, du tournage par John Ford de *L'Homme tranquille* (*The Quiet Man*, 1952). *En construcción* (2001) et *Dans la ville de Sylvia* (2007) mêlent fiction et documentaire pour dresser le portrait d'un territoire, à la manière de Robert Flaherty [1]. *Guest* (2010), dans lequel Guerín se filme en invité d'une pléthore de festivals, et *Correspondencia J. Mekas-J.L. Guerín* (2011) s'intéressent au statut même de cinéaste tandis que *Dos cartas a Ana* et *Recuerdos de una mañana* (tous les deux de 2011), élégies pour des proches décédés, questionnent les puissances du cinéma face à la mort. Dans tous ces films, le cinéma est à la fois un dispositif de découverte et un mystère de la vision, une réalité aussi réelle et concrète que le réel concret qu'elle reproduit. Nous avons rencontré Guerín à l'automne dernier, à une terrasse nantaise, à l'occasion d'une rétrospective de son œuvre dans la salle du Cinématographe. Nous avons bien sûr parlé de cinéma (Merci à Lucie Hautière, Emmanuel Gibouleau et Nicolas Thévenin pour leur participation à la discussion).

On va partir de deux de tes films : « Dans la ville de Sylvia » et « Innisfree ». Car j'ai eu l'impression, en les voyant, que le premier s'explique d'une certaine manière très bien par le second, dans le sens où le récit de « Dans la ville de Sylvia », même s'il a une importance dans le film, est en même temps le prétexte pour cette déambulation documentaire dans les rues de Strasbourg, et il me semble que c'est aussi cet aspect documentaire du film « The quiet man », de John Ford, que tu mets en avant en partie dans « Innisfree ». Et c'est vrai que chez Ford il y a cet aspect documentaire.

Ce n'est pas John Ford. C'est un cinéaste bien sûr très important pour moi, mais je n'aurais jamais conçu un film du côté cinéphile, un film sur un autre film. *Innisfree* n'est pas un film sur un film. C'est un film que j'ai fait parce que j'ai été[...]

Pour lire la suite de cet article,

ABONNEZ-VOUS

(abonnement annuel ou mensuel)

Déjà abonné ?

CONNECTEZ-VOUS !

P.-S.

Photo : © Jorge Fuembuena, Festival de cinéma espagnol de Nantes.

Notes

[1] Réalisateur en 1922 du célèbre *Nanouk l'Esquimau* (Nanook of the North).